PAR ICI, IL NE SE PASSE PAS GRAND-CHOSE

Si on n'a rien de mieux à faire et qu'on décide de venir voir notre île, il faut prendre le ferry. Il y en a peut-être qui ont essayé à la nage, mais, pour autant que je sache, ils ne s'en sont pas tirés vivants. Deux fois par jour, le rafiot arrive du continent, au bout de deux petites heures de trajet. La police débarque parfois en hélicoptère. Quand ce genre d'engin atterrit, tous les curieux rappliquent aussitôt, comme si on attendait le pape. Chez nous, on est presque tous catholiques, à part un petit groupe de musulmans. Si autant de gens se sont convertis au catholicisme, c'est parce que, vers 1900, les colons allemands en ont eu marre des problèmes avec les missionnaires anglicans venus d'Angleterre. Ils n'arrêtaient pas de la ramener et de se mêler de ce qui ne les regardait pas. C'est ce que Gideon, notre maître d'école, nous a expliqué.

À mon avis, ça n'a donc rien à voir avec la « main de Dieu » comme le prétendent certaines personnes. Je vous raconterai plus tard ce qui s'est passé. Sinon, je ne vais pas m'en sortir avec mon histoire ! Malheureusement, je me laisse facilement distraire. Mon amie Happy Ulisa, qui est aussi ma cousine, trouve ça terriblement énervant.

Il faut bien dire que, par ici, ce n'est pas tous les jours qu'on voit un hélicoptère de près. Parfois, un des rares riches de l'île s'envole dans un de ces engins parce qu'il est malade ou qu'il doit signer un gros contrat. Le plus souvent, c'est la police qui vient sur notre île pour attraper un meurtrier ou un criminel en fuite. Sauf que nous, on loupe le meilleur moment, quand ils l'arrêtent et qu'ils l'attachent, sans même parler des fusillades !

Mais c'est à peu près tout.

Tu vois bien : par ici, il ne se passe pas grand-chose !

C'est pour ça que Mister Gideon a fait sensation en annonçant, à la fin de la dernière heure, qu'un nouvel élève venu d'un pays lointain arrivait aujourd'hui dans notre petite ville. Et que dès le lendemain il rejoindrait notre classe. Il y en a peut-être qui ont cru qu'il allait atterrir en hélicoptère. Eh bien, bonne chance ! Un élève acheminé par les airs, je demande à voir !

En fin d'après-midi, j'ai rejoint mon poste d'observation habituel en haut du platane du port. Tous les hélicoptères se ressemblent, et j'en ai déjà vu un paquet. Mais c'est toujours intéressant de voir arriver un ferry en provenance du continent. J'aime bien regarder les voyageurs qui traînent leurs balluchons, leurs malles et leurs sacs, leurs machines à coudre, leurs ordinateurs et tout leur bric-à-brac, se bousculent, braillent dans leurs portables, saluent leur famille et leurs amis sur la rive – soit à la cool, soit en râlant, soit avec des câlins ou des bisous, ça dépend. C'est un bordel et un brouhaha incroyables. Au milieu, il y a presque toujours une poignée de jeunes en train de rôder pour s'entraîner à faire les poches. Si on les prend la main dans le sac, ils sont bons pour une paire de gifles. Chez nous, les gens n'en font pas tout un plat et ne se précipitent pas pour appeler la police.

Le flap-flap des pales de rotor derrière Nansio s'était arrêté : l'hélico avait dû atterrir sur le terrain de sport. J'ai imaginé des policiers ou des soldats en train de bondir avec leurs mitraillettes, regarder autour d'eux d'un air féroce, monter dans la camionnette de la police – et repartir aussi sec. Quand on a vu ça deux ou trois fois, on a son compte !

Le ferry était à l'heure. Il a longé l'embarcadère

en bois et écrasé les pneus de voiture accrochés pour protéger les planches. Sur l'eau flottaient des écorces d'orange et de noix de coco, tout un tas de broussailles et de déchets en plastique, et les hélices du bateau les faisaient tourbillonner à toute vitesse. Puis les moteurs se sont calmés, et la plateforme de chargement est descendue dans un grincement assourdissant. Les piétons ont été les premiers à quitter le ferry, avant les voitures, les brouettes et les moutons. J'ai aperçu quelques jeunes Blancs, des touristes avec leur attirail habituel – bermuda, perles aux oreilles et sac à dos. En général, ils regardent autour d'eux d'un air curieux ou inquiet et sont rapidement encerclés par les rabatteurs qui veulent leur refiler un hôtel ou un taxi. La majorité des nouveaux arrivants étaient des gens d'ici, et certains venaient de notre quartier.

Jackson, mon père, n'était toujours pas parmi eux. Nous n'avions aucune idée de quand il finirait par rentrer. Quelques semaines plus tôt, la police de Mwanza l'avait mis derrière les barreaux ; ma mère et moi l'avions appris complètement par hasard. Personne ne nous avait expliqué pour quel motif ni pour combien de temps. Sans doute que lui non plus ne savait pas pourquoi, il s'était simplement retrouvé avec les mauvaises personnes au mauvais endroit au

mauvais moment. Jusque-là, il n'avait jamais eu affaire à la police – il est mécanicien et approvisionne l'île en eau potable.

Si je dis tout ça, c'est seulement pour qu'on comprenne bien que c'est le fils d'un prisonnier qui raconte cette histoire.

Parmi les voyageurs, je n'en ai vu qu'un qui pouvait être le nouvel élève : il était parmi les derniers piétons à débarquer. Il avait à peu près mon âge et se déplaçait avec deux béquilles coincées sous ses aisselles. Il y avait encore une autre différence entre lui et les autres. Il était noir comme nous, mais il avait des cheveux incroyablement longs coiffés en une tresse épaisse et qui lui arrivaient jusqu'aux fesses.

Il n'était pas du coin, ce n'était ni un Wakerewe, ni un Wanyamwesi, ni un Wasukuma. Je l'ai vu au premier coup d'œil. Et je ne parle pas des béquilles. Des paralysés à béquilles et des aveugles qui tâtonnent de partout, il y en a devant toutes les églises et toutes les mosquées en train de faire la manche.

C'étaient les cheveux !

Quelqu'un d'un pays lointain, avait dit le maître. Chez nous, les cheveux longs sont très rares. Je ne sais pas pour quelle raison on porte les cheveux longs dans certaines parties de l'Afrique de l'Ouest. Jusque-là, ce n'est que dans les magazines de musique que j'avais vu